

N° 55 -- 7 NOVEMBRE 1929

CINÉMONDE

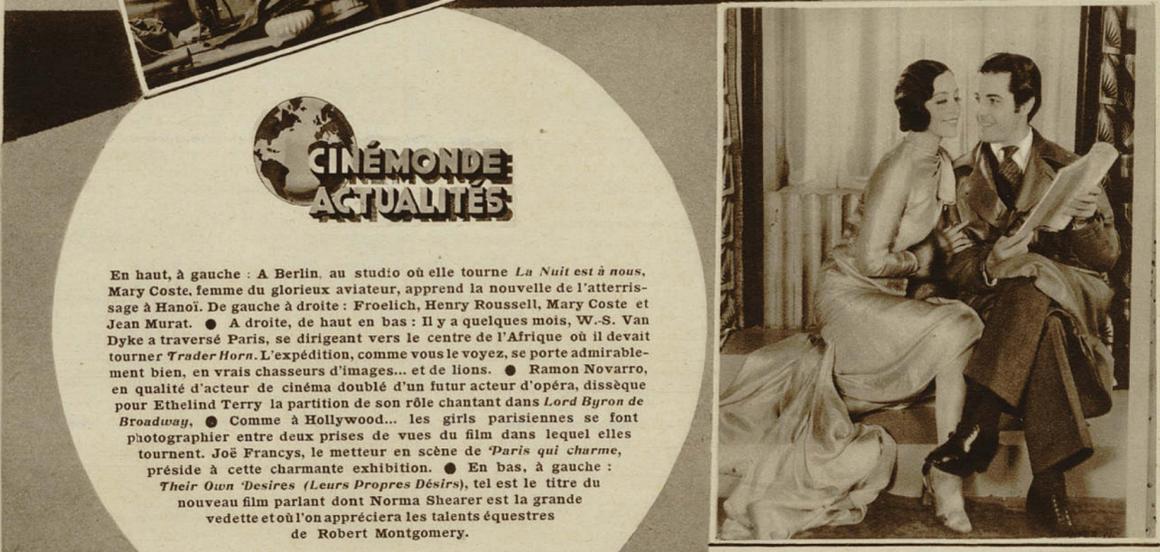


BESSIE LOVE
et
CHARLIE KING
dans "Road-Show"
que l'on tourne à Hollywood.

Directeurs: GASTON THIERRY & NATH IMBERT

1 FR. 25

CINÉMONDE PARAÎT LE JEUDI



Vérités bonnes à dire...

L'ACCORD A TOUT PRIX



CHAQUE fois qu'une minute est libre dans ma vie trop fiévreuse, je cours aux réunions des clubs de l'écran et j'y goûte délicieusement l'atmosphère pleine à la fois d'irrespect et de foi que crée une jeunesse

ardente autour de films admirables, inédits ou classiques. J'y réchauffe ma religion du film, goûte la douceur de croire en une beauté nouvelle et, les yeux enrichis par la vision d'un incomparable documentaire romancé comme *Nanouk ou Moana*, *Verdun* ou *La Croisière Noire*, me réjouis d'avoir senti vibrer toute une génération à l'appel des prodiges de la Cinématique.

On retrouve là des atmosphères de bataille et d'émotion comparables aux combats littéraires et dramatiques du temps jadis, quand les Anciens battaient les Classiques. Littérature et théâtre blessés laissent la place aux ardeurs des fervents de la projection.

Quelles troupes passionnées! Mais où sont les chefs? Tandis que, brûlant de mille ardeurs, d'innombrables fidèles voient leurs futurs enthousiasmes au Prophète qui viendra, nos Prophètes possibles, plus timides que jamais, se terrent et attendent. Quel dynamisme perdu! Il n'y a pourtant plus une seconde à perdre, plus une faute à commettre. Le plan Delac, concu au lendemain de la Grande Semaine du Cinéma, nous avait remplis d'espoir. On escomptait déjà un nouvel Hollywood. Les forces allaient se grouper et une organisation rationnelle de la production devait en sortir. On réalisait, au profit de Sa Majesté Cinéma, le trust des cerveaux; les plus grands écrivains d'imagination venaient travailler comme en Amérique sous la direction des cinéastes les plus réputés; des films originaux sortaient enfin de scénarios qui n'avaient point été composés en prison. Les bureaux de la Société des Auteurs et de la Société des Gens de Lettres, en liaison avec le Conseil de la Chambre syndicale de la Cinématographie française, allaient élaborer le statut nouveau de l'écran d'art, où romanciers et auteurs réputés devaient travailler directement et spécialement pour notre dieu naissant. La littérature visuelle pointait à l'horizon.

Hélas! au moment où tout était prêt pour une alliance sensationnelle et une rentrée efficace, un différend est né: celui du droit d'auteur. Pendant trois mois de négociations, on a espéré l'heureuse solution du conflit, la formule amiable qui respecte les droits de tous et fait bénéficier les ayants droit, tous les ayants droits d'une perception nouvelle, légitime dans son principe. Hélas! rien n'est venu, sinon la querelle des auteurs et des producteurs et les mesures de rigueur décidées par la Société de la rue Ballu contre quelques-uns de ses sociétaires les plus éminents, coupables d'avoir vendu des œuvres pour films parlants sans imposer la formule nouvelle. Las! ce serait un divorce avant le mariage. Hollywood de France mourait avant de naître. De nouveaux forçats, prêts à toutes les besognes, profiteraient vite de la rupture au moins provisoire pour proposer aux cinéastes

des idées et des scénarios risibles à pleurer. Ça recommence! On n'en sortira donc jamais! Aucune leçon ne nous servira-t-elle? Car les leçons de l'heure présente sont assez alarmantes pour que les hommes du septième art, formant un bloc irréductible, n'aient plus qu'une pensée: le sauver.

Or, il ne peut-être sauvé que par la collaboration rationnelle des vrais auteurs et des vrais artistes du pays. Le mépris de ceux-ci pour le nouvel art a disparu. Ils savent que des techniques jusqu'alors ignorées d'eux s'imposent à leur apprentissage. Ils ne tournent plus et n'écrivent plus pour l'art muet ainsi qu'à l'heure déjà morte où ils faisaient cela comme un extra, pour un supplément d'argent. Aujourd'hui, ils se préoccupent de demain: de ce lendemain et de ce surlendemain qui verront et reverront l'œuvre réalisée pour toujours. Des gloires immortelles, et bien immortelles celles-là, sont promises aux créateurs de bandes sublimes que le temps ne peut plus détruire.

Ecrivains, à vos plumes! Hélas! il faudrait déjà cesser le feu, reposer les armes avant le combat et dire adieu à la collaboration féconde! Eh bien! non, il faut qu'on s'accorde. N'importe quelle formule pourvu, que tout le monde l'accepte et que le travail puisse se faire en paix, au grand jour. Le film sonore, ou parlant, ou chantant, ce film non encore baptisé, qui n'est plus l'art muet, mais qui n'est pas non plus le théâtre, exige évidemment un statut nouveau, avec un droit d'auteur proportionnel aux recettes, capable de rémunérer rationnellement l'écrivain, le compositeur, le metteur en scène et le producteur.

Si tout le monde y gagne, pourquoi résister? Nous avons été dès la première heure partisans de l'accord sur un partage tripartite des droits perçus. Les proportions et moyens de perception restent seuls à définir.

Ah! oui, nous savons que des résistances seront opposées, des difficultés rencontrées et que la perception ne sera pas appliquée sans de sonores protestations: bah! qu'importe, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, même au Mont-Saint-Michel, qui est le refuge de la sérénité.

MM. les Chefs, vos troupes s'impatientent. Il y a trop de fervent en elles pour que vous les mainteniez plus longtemps dans l'inaction. Voyez piaffer cette jeunesse des clubs; voyez souffrir et gémir de misère mille artistes qui se sont voués à l'écran cruel; allons! un bon mouvement! rendez l'essor à la plus pure des industries d'art.

Le droit d'auteur triomphera un jour. Pourquoi ne point l'accepter tout de suite en vue d'une application loyale? Quels alliés puissants le Cinéma se fera ainsi! Toutes les plumes de France, alliées soudaines et automatiques de la pellicule jadis méprisée, trop souvent traitée en parente nouvelle-riche. Quelle force de propagande! Quelle publicité gratuite! Quelles victoires promises pour les luttes de demain! Quelle certitude d'heureuse solution pour le problème du contingentement! Si, au lieu de défendre seulement les légitimes intérêts d'une industrie souvent critiquée avec juste raison dans ses méthodes, l'Etat pouvait intervenir en faveur d'un vrai patrimoine intellectuel de France! Un gouvernement digne de ce nom ne refusera jamais sa protection au cerveau du pays.

José GERMAIN.

FAISONS LE POINT :

Où en est le film parlant français?

Peu à peu, les films français parlants font leur apparition dans nos cinémas. Hier, c'étaient: *Rosalie*, *Asile de Nuit*. *Le Monde est à nous* et quelques autres productions de Maurice Champreux et Robert Beaudouin; aujourd'hui, ce sont: *Le Collier de la Reine*, de Gaston Ravel et Tony Lekain; *Les Trois Masques*, d'André Hugon; demain, ce seront: *La Nuit est à nous*; *La Route est belle*, de Robert Florey; *Sous le Maquillage*, d'Alexandre Ryder; *Villa rouge*, de Mercanton et Hervil; *Le Requin*, d'Henri Chomette, etc. etc...

Si l'on étudie l'histoire de ces films, on est surpris de constater qu'un grand nombre de ces talkies français ont été ou sont réalisés à l'étranger. *Les Trois Masques* et *La Route est belle* furent tournés, à Londres, dans les studios de Twickenham et d'Elstree. C'est en Allemagne, dans le studio de Tempelhof, que la plus grande partie de *La Nuit est à nous* a été filmée. Mercanton et Hervil mettent en scène actuellement au studio de Twickenham la version française de *Villa rouge*.

Que conclure de tels faits? Ne peut-on pas tourner de films parlants dans nos studios?

La vérité est qu'en ce moment il y a peu de studios français qui soient vraiment équipés pour permettre l'enregistrement des sons et de la parole. A part deux studios Gaudin, celui de la Tobis d'Épinay, celui des Films Haik de Courbevoie, le studio Synchro-France de la rue Forest et les studios Pathé-Natan de Joinville-le-Pont, il n'y a pas à l'heure actuelle en France d'autres théâtres où l'on puisse réaliser des talkies. La plupart de ces studios sonores ont été très récemment équipés; on a donc pu y tourner un grand nombre de films parlants.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si la plupart des premiers talkies français ont été réalisés à l'étranger.

Afin de remédier à un aussi fâcheux inconvénient, on transforme actuellement les deux studios de la rue Francœur et l'un des théâtres de prises de vues de Billancourt en studios sonores.

Jusqu'ici, à part quelques exceptions, les scènes dites de "plein air" des talkies américains en français étaient réalisées au studio. On reconstituait ainsi des rues de Singapour pour *La Lettre*, de J. de Limur; une place publique pour *Le Collier de la Reine*, etc... Or, tout récemment, les techniciens d'Hollywood ont trouvé des procédés pratiques pour enregistrer les sons et la parole au milieu de la véritable nature. Nous apprenons en outre que, à la suite de cette découverte, les grandes firmes américaines vont réaliser des films parlants d'un nouveau genre, où les scènes d'extérieur, auront la première place.

Que vont faire les producteurs français pour lutter contre ces talkies parés du charme de la vraie nature? Se contenteront-ils encore des arbres en carton, des prairies postiches, et des façades reconstituées au studio? Telles sont les questions que nous avons posées à l'un d'entre eux.

« Contrairement à ce que vous pourriez croire, nous a déclaré Jacques Haik, il est plus facile d'enregistrer les sons et la parole en plein air qu'au studio. Aucun mur en effet ne provoque une résonance des sons, — si fâcheux pour l'enregistrement, — lorsque l'on travaille en extérieur.

« Jusqu'à présent, les seules scènes parlantes que j'ai fait tourner en plein air étaient des tableaux d'actualités. Nous ne disposons à cet effet que d'une seule camionnette. Mais, je vais développer le service proposé à ces enregistrements de sons et de paroles en plein air, et je puis vous assurer que nos prochains films dramatiques parlants comprendront maintes scènes d'extérieur exécutées en dehors du studio. »

Nous publierons prochainement toutes les autres réponses que nous recevrons à ce sujet, afin que les lecteurs de *Cinémonde* sachent ce que l'on compte faire en France pour parer le danger.

LOUIS SAUREL.

Ce qui se fait chez nous et chez les autres

Le nouveau film de James Cruze et de Stroheim

On vient de présenter à Hollywood le dernier film de James Cruze, le grand metteur en scène de *Jazz* et de *Vers l'Ouest: The Great Gabo* (Le Grand Gabo). Le principal rôle de ce film est joué par Eric von Stroheim, à la fois tragédien et cinéaste, la plus forte personnalité, sans doute, du cinéma actuel. C'est là, vraisemblablement, le meilleur rôle, le plus humain, le plus convaincant, de Stroheim.

Stroheim incarne un homme sans cesse déchiré. On dirait que deux âmes habitent le même corps et se livrent continuellement le plus rude des combats. Le premier Stroheim est un homme qui voudrait aimer et rêver. Mais le second Stroheim est un sceptique, un blasé, qui ne croit plus à rien. Cette lutte terrible ne peut se terminer que par la folie. Aussi Stroheim devient-il fou dans la dernière scène du film, qui est aussi, probablement, la plus forte, la plus belle.

The Great Gabo est un film parlant. Stroheim fait montre d'une admirable et simple diction, de grandes qualités phonétiques.

Le premier rôle féminin est tenu avec bonheur par Betty Compson.

Les scènes en couleur (procédé « Multicolor ») sont le seul défaut du film. Mais elles seront sans doute supprimées.

Le Cygne, de Lilian Gish

On vient de présenter en Amérique le premier film parlant de Lilian Gish : *Le Cygne*. Ce film a été adapté, par le jeune metteur en scène austro-américain Paul Stein, de la pièce de Franz Molnar, le grand auteur hongrois. Il est peut-être intéressant de signaler que Lilian Gish n'a fait que dix films en dix ans. Elle aime, paraît-il, toujours le film muet et craint pour lui la suprématie des « talkies ».

Enfin, du cinéma intelligent

Les œuvres célèbres de nos écrivains modernes tentent les cinégraphistes, même ceux qui pensent produire du parlant.

C'est ainsi qu'on tournera sans doute *Bouddha vivant* de Paul Morand, *Molnoff-Indre-et-Loire* et *Jérôme bo degrés* (Latitude Nord) de Joseph Bédal.

Les projets de Catherine Hessling

La curieuse Catherine Hessling va tourner pour une firme allemande un film de Mme Lotte Reiniger. Mme Reiniger est la patiente animatrice de ce film d'ombres animées qui eut tant de succès il y a deux ans : *Les Aventures du Prince Ahmad*. Catherine Hessling, avec sa fantaisie coutumière, sera l'interprète idéale d'une foraine, tenancière d'une baraque de tir à Toulon.

Paris-Cinéma

Cinéma a déjà parlé, et longuement, de *Paris-Cinéma*, l'excellent film du dessinateur Pierre Chenal. Ce film passe actuellement (avec *L'Inconnue*) au Studio Diamant et passera dans quelques jours dans les principaux cinémas de quartier de Paris.

Ce film constitue une initiation vraiment complète, vraiment lumineuse et captivante, au métier et à l'art cinématographique. Chenal a voulu faire pénétrer le spectateur dans les coulisses mêmes de l'usine à images. La confection de la pellicule, les prises de vues, le tirage, le développement d'un film, telles sont les branches diverses de notre industrie. Et tels sont aussi les épisodes de la bande de Chenal. Beaucoup d'humour, d'humour vrai et frais, vient animer les images. Nous voyons, par exemple, un metteur en scène consciencieux enguirlander ses acteurs, les petites figurantes se maquiller et se baigner, les opérateurs essayer leurs objectifs.

Nous souhaitons au film de Chenal beaucoup de succès dans les salles parisiennes.



La robe courte ? La robe longue ? Court devant et long derrière ? Voici la contribution de Raquel Torres à la controverse du jour.

Ne cherchez plus à ressembler à VALENTINO

Depuis que mon adresse paraît dans *Cinéma*, je reçois un grand nombre de lettres de lecteurs. Je ne demande pas mieux que de répondre aux missives qui me sont adressées, mais il faudrait pour cela que ces missives contiennent une enveloppe affranchie d'un timbre dit international. Il est donc entendu qu'à l'avenir je ne répondrai qu'aux lettres qui m'éviteront la peine de courir au bureau de tabac voisin à seule fin d'y dépenser l'argent que mes articles ne font gagner. Et à ceux qui oublieraient de prendre cette précaution je me ferai un grand plaisir de répondre ici même, à condition que leur question soit d'ordre général, capable d'intéresser tout le monde.

Une des lettres que j'ai reçues la semaine dernière me recommandait la confiance absolue. Il me semble que je puisse répondre à ce Monsieur dans ces colonnes sans lui donner le droit de me poursuivre pour divulgation de secret professionnel. Et pour cela je commence par ne pas le nommer. J'irai même plus loin et, afin de ne pas dévouer l'anonymat, je vous dirai qu'il est de nationalité grecque. Si vous êtes capable de croire qu'il est Grec, vous pouvez aussi bien supposer que je suis Chinois, Or, comme je suis Japonais... Et maintenant que je vous ai bien dénoté, permettez-moi de répondre au Monsieur en question :

— Mon cher Monsieur, d'après les photos que vous avez bien voulu m'envoyer, il est évident que vous ressemblez quelque peu à feu Valentino. Mais les photos sont bien trompeuses, de sorte que je ne pourrais pas vous fixer à ce sujet définitivement, à moins d'avoir l'honneur de vous serrer la main. Ensuite, et c'est là ma conviction personnelle, je vous assure que le fait de ressembler à Valentino, non seulement ne vous aiderait pas ici au point de vue carrière de cinéma, mais, au contraire, ce soi-disant avantage peut se tourner contre vous.

Je sais bien qu'après la mort du fameux Rudolphi, la Paramount a semblé faire un effort pour trouver un second Valentino. Mais réfléchissons ensemble. N'est-ce pas vrai que Charles de Roche fut engagé à ce moment-là par cette même compagnie, et ne savez-vous pas qu'elle croyait avoir trouvé en de Roche ce second Valentino ? Or, dites-moi, n'est-il pas vrai que notre ami de Roche ne ressemble point au fameux Italien ? Non, croyez-moi, cela ne sert pas à grand'chose en Amérique, d'être la vivante image de quelqu'un. Ici, où tout va vite, les modes féminines comme les chemins de fer, la revue de la semaine dernière n'est pas aussi intéressante que la revue de la semaine prochaine. Et lorsqu'on cherchait un second Valentino, l'on voulait plutôt trouver quelqu'un qui ne lui aurait pas ressemblé mais qui, comme Clara Bow, aurait possédé cet indéfinissable « It » dont parle Elyneor Glyn.

Et maintenant que nous avons les films parlants, il faudrait, d'autre part, que votre anglais soit impeccable pour réussir ici. Il est vrai que Hollywood fera peut-être des films parlants pour l'étranger, maintenant que le contingentement est affaire oubliée. Alors, et alors seulement, et si encore vous pouvez promettre aux puissants de cette terre de Hollywood que vous ferez battre à l'unisson tous les cœurs féminins d'Europe — alors, mon ami, le monde des dollars peut vraiment s'ouvrir pour vous.

En attendant, je vais vous donner un conseil. Ecrivez en anglais à Georges Ullman, 6606, Sunset Avenue, Hollywood, California. M. Ullman est l'ancien agent et manager de Valentino. Il est riche, et s'il croit qu'il peut faire quelque chose avec vous, il vous le dira certainement. Moi, de mon côté, je vais lui remettre les deux photos que vous m'avez envoyées.

La prochaine fois que vous m'écrirez, et si vous désirez que je vous renvoie quelque chose, n'oubliez pas ce fameux timbre international. J'espère que vous n'êtes pas fâché malgré que j'aie failli avouer à mes lecteurs que vous étiez Luxembourgeois...
HOLLYWOOD JACQUES LORY.

L'œuvre de Léon Poirier

AL'HEURE où triomphent encore sur tous les écrans du monde les images de *Verdun*, *Visions d'Histoire*, Léon Poirier s'enfonce vers la brousse malgache à la recherche de nouvelles harmonies cinématographiques. *Cinéma* a relaté le départ du réalisateur, emportant vers ces terres lointaines le secret de *Cain*. Nous ne connaissons rien de cette œuvre de demain, sinon les deux interprètes qui porteront seuls le poids d'un drame conçu par Léon Poirier lui-même et qui se déroulera tout entier dans le décor grandiose de l'île. Nous l'attendons ainsi avec plus de curiosité, et cette réserve montre bien le caractère d'un homme ennemi de la réclame, d'un artiste à qui nous devons tant, déjà...

Il fut l'un des premiers qui donnèrent au cinéma français son style, sa vie. Je me souviens avoir lu, en 1922, cette remarque fort juste : « Léon Poirier est un chercheur à toute découverte nouvelle formule de cinéma dramatique ». Il avait présenté alors un certain nombre de films parmi lesquels *Le Penseur*, d'Edmond Fleg, où André Nox réalisait une fort belle création, *L'Ombre déchirée*, que l'on comparait aux meilleurs films suédois, interprété d'émouvante façon par Suzanne Després et Myrta; *Le Coffre de jade*, imagerie délicieuse dont la fantaisie était soutenue par le jeu de Daniel Mendaille et Myrta. Les œuvres qui suivirent devaient confirmer les espoirs que l'on avait mis dans le talent du cinéaste. Dès 1921, il préparait la réalisation de *Jocelyn*, d'après l'admirable poème de Lamartine. Tâche délicate entre toutes ; Léon Poirier l'accomplit non seulement avec honneur mais sut faire de son film une œuvre qui restera parmi les meilleures de son époque. Il traduisit, il exprima, devrais-je plutôt dire, toute la fraîche poésie de cette simple histoire, il l'entoura d'un admirable cadre où la lumière et les paysages alpestres composaient une sorte de symphonie visuelle. Sur les fonds vaporeux de la montagne, le jeu d'Armand Tullier et de Myrta était empreint d'un romantisme passionné, d'une émotion que nous n'avons pas oubliée. Rarement l'esprit d'une œuvre littéraire fut rendu aussi exactement par une œuvre cinématographique qui sut rester du cinéma. Tout l'art de Léon Poirier est dans cette bande et notamment sa conception du paysage à l'écran, ce sens des lumières naturelles qui donnent à ses films une beauté incontestable. Poirier est un classique pur. On sent chez lui le goût du beau, du grand. Il compose ses œuvres dans l'harmonie et l'ordre, poussant parfois jusqu'à la perfection le souci de situer ses personnages, de brosser son tableau, de mettre en valeur le moindre objet. Tout autre risquerait ainsi d'arriver à la froideur, mais ce qui sauve ce style, ce qui donne à chacune des œuvres du cinéaste tant de valeur, c'est la foi qui la soutient et le cœur qu'on y sent battre.

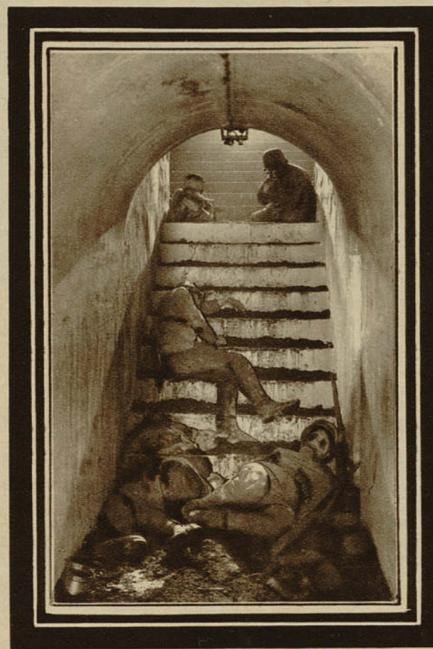
De *Jocelyn* à *Verdun*, *Visions d'Histoire*, du drame intime au fleau humain, Léon Poirier s'est penché sur la souffrance. Il en exprime la détresse, la poignant grandeur. Il réveille notre pitié par le seul témoignage de son art et son œuvre apparaît avant tout comme une œuvre d'humanité. N'est-ce pas le plus bel hommage à lui rendre ? C'est par là que les grandes choses sont immortelles.

Quelle douloureuse histoire que celle de *Geneviève* !

À Madagascar, Léon Poirier, tout en réalisant *Cain*, tourne d'intéressantes scènes rituelles chez les Sakalaves, près de Majunga.



Dans ce bungalow perdu dans un fouillis de plantes exotiques, Léon Poirier vient d'achever la composition du film et du roman de *Cain*.



L'escalier du Coffre Double (Fort de Vaux) dans *Verdun*, *Visions d'Histoire*.

Dans cette bande qu'il tira également de Lamartine, Léon Poirier réussit à rendre parfaitement l'atmosphère grave, parfois tragique du roman. Son récit visuel s'ordonnait avec une rigueur touchant presque à l'austérité, conforme étrangement à celui que Lamartine avait conté par les phrases de *Geneviève*. On y trouvait la même intelligence qu'à *Jocelyn*, le même respect, des images merveilleuses dont quelques-unes d'une étonnante luminosité, et cette noblesse qui s'apparente au classicisme dont je parlais plus haut.

Autre appel à la pitié que cette *Affaire du Courrier de Lyon* réalisée avant *Geneviève* ! Ici, Léon Poirier eut l'heureuse pensée de s'écarter d'une littérature feuilletonnesque dont on connaît l'intrigue. Plus scrupuleux de vérité, il est allé puiser dans les archives des tribunaux, aux sources mêmes, le scénario de son film et c'est l'illustration intégrale de cette douloureuse « affaire » qu'il projeta sur nos écrans. Suzanne Bianchetti, Roger Karl et

Daniel Mendaille furent les émouvants interprètes du film.

Une œuvre littéraire devait à nouveau lui servir de sujet avec *La Brière*, dont il fit une bande caractéristique. Les horizons des « Marais », la lumière et ses reflets, l'étrange mélancolie de ce coin de France, servirent à Léon Poirier de leit-motiv et lui permirent à nouveau de nous montrer avec quelle âme de poète il voyait la nature.

Et ce fut sans doute pour l'exprimer tout entière, pour donner à ce désir un sens plus large, qu'il partit avec la mission Citroën à travers l'Afrique dont il devait rapporter deux films : *La Croisière noire*, le premier grand documentaire français, note *Moana*, et *Amours exotiques*, film négre.

Avec ces deux bandes se révélait pour Léon Poirier un goût très personnel du « document » pour nous l'intérêt de l'exotisme cinématographique traduit avec intelligence. Léon Poirier surprit les moues ignorées des peuplades qu'il rencontra, saisit les images les plus curieuses de la flore et de la faune africaines pour nous rendre sur l'écran une œuvre magnifique d'enseignement et de beauté.

Document nouveau, document reconstitué, mais avec quelle force et quelle vérité que *Verdun*, *Visions d'Histoire* ! Il ne nous est pas permis de dire si cette bande restera le chef-d'œuvre de Poirier, mais elle est et demeurera un chef-d'œuvre, le plus grand et le plus poignant des films inspirés par la guerre. Poirier n'a mêlé aucune intrigue romanesque aux faits qu'il évoquait. Il a seulement synthétisé par quelques « types », la mère, la fiancée, le fils, le mari, le soldat français, le soldat allemand, tous les héros anonymes de cette grande tragédie, formant ainsi de *Verdun*, *Visions d'Histoire*, une sorte de documentaire moral d'une ampleur étonnante.

On a dit sur *Verdun* tout ce qu'il convenait de dire, mais plus encore que les critiques, le succès montre combien ce film a touché le cœur de la foule. L'accueil magnifique qu'il vient de rencontrer à Berlin et dans toute l'Allemagne, où il a été déclaré film éducatif, est une preuve de son impartiale vérité. Il n'est sans doute pas exagéré de penser qu'en réalisant ce film de guerre, Léon Poirier a travaillé pour la paix.

A présent nous attendons *Cain*. Ce titre ne cache pas une intrigue biblique, mais plutôt, croyons-nous, un symbole des mauvais instincts de l'homme, de l'homme « déchû » qu'incarnera Thommy Bourdelle. On sait que Léon Poirier avait eu l'intention apparente de tourner un film sonore : *La Symphonie pastorale*, d'après André Gide. Mais il dut renoncer à ce projet devant l'insuffisance des appareils existants. Voici du reste ce que pense l'auteur de *Jocelyn*, de cette nouvelle formule : « Actuellement, on cherche à faire du film qui parle, qui bruisse, qui terraille, qui vrombisse de telle sorte que ça ait l'air d'être vrai ». Conception au moins simpliste. Est-ce qu'un art est le réalisme de la vie ? Paroles justes autant que clairvoyantes. Le film sonore et parlant, s'il veut être autre chose qu'un épiphénomène attrait de curiosité, se doit de sérieuses études et ceux qui en usent ont pour premier devoir d'éviter les abus. Avec ce procédé, le cinéma commence une autre enfance. Il ne nous fera pas oublier la silencieuse beauté de *Jocelyn*, de *La Brière*, de *Verdun* et de tant d'autres œuvres du cinéma muet.

P. LEPROTON.



(En haut). Une étreinte émouvante de Renée Héribel et Théodore Loos dans *Le Rapide de Sibérie*. — (En bas). Dans *L'Amour de Jeanne Ney*, la vicieuse et féline Brigitte Helm devient simple, humaine et pathétique.



Quel succulent repas fait, dans *La Bague Impériale*, Ivan Petrovitch entre la belle Lil Dagover, reine de grande classe, et Vera Malinovskaïa, comtesse viennoise et... légère.

Lil, Anny, Brigitte, Renée et Ivan

Le Cinéma Européen fut accusé, un certain temps, de ne point avoir les beautés américaines. C'était une vilaine calomnie.

Au cours de ces derniers jours, la Sofar nous a montré quatre vedettes de cinéma, belles, talentueuses, pleines de caractère et de variété, et qui ont nom : Lil Dagover, Anny Ondra, Brigitte Helm et Renée Héribel. Et un seul homme en grande vedette, mais quel ! Le jeune premier le plus fêté actuellement : Ivan Petrovitch, dont la séduction cause tant de ravages dans les cœurs féminins.

Dans *La Bague Impériale*, passe et captive la majestueuse et hautaine Lil Dagover. Elle incarne l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche. Sur des routes où le carrosse de Sa Majesté se fraye difficilement passage, un gentilhomme aventurier, le baron de Trenck, défend l'impératrice contre des brigands. Marie-Thérèse dissimule son identité, et elle se laisse courtiser par lui.

Quand le baron de Trenck sera en passe d'être exécuté pour rébellion, la grande Marie-Thérèse lui sauvera la vie, et le galant Baron s'exilera, mais avec un bien charmant compagnon : la comtesse Franz.

Ivan Petrovitch est à la perfection le baron de Trenck, fantasiste, chic, désinvolte et sentimental. C'est un film d'une douce et claire lumière, d'un rythme bien équilibré, d'une valeur dramatique dosée.

Tout le charme primesautier et gavroche de la séduisante Anny Ondra s'exprime librement dans *Vive l'Amour*. Anny Ondra représente ici la fille d'un homme austère, qui a la Vertu pour but, et l'austérité pour principe.

M. Lamac nous plonge, dès le début, dans l'atmosphère morne, rance de ces intérieurs petit-bourgeois, où jamais ni le soleil, ni la fantaisie ne viennent glisser leurs rayons.

Anny Ondra s'y débat d'abord dans une apparence ridicule et touchante de jeune mère grand, puis ensuite sous les vêtements brillants et l'éblouissante parure d'un visage dépouillé de sa gangue. On sait le talent de Lamac. Il s'exerce dans *Vive l'Amour*, et la succession de tableaux spirituels, satiriques, d'une observation aigüe ou charmante, est vraiment d'une réussite éclatante. Là voilà bien, la parfaite comédie gaie et intelligente.

Brigitte Helm ! L'étrange, l'artificielle Marie de *Metropolis* et de *Mandragore*, l'humaine Nina Petrovna, joue dans *L'Amour de Jeanne Ney* une aveugle, une jeune Française avide d'idéalisme et d'amour et qu'une déception brise atrocement.

C'est G.-W. Pabst qui a réalisé *L'Amour de Jeanne Ney*. Ce film débute en pleine révolution criméenne, puis se dénoue à Paris, dans un milieu de détectives privés où viennent échouer des épaves de la révolution. Une aventure de diamant volé n'ajoute rien à l'histoire initiale qui, elle, a du

caractère. Mais la maîtrise de Pabst s'exerce surtout dans les scènes sur la Russie, et aussi dans ces tableaux de crépuscule parisien, d'aube dans une capitale fiévreuse, de mariage observé à travers une fenêtre d'hôtel... de petits détails d'une acuité amère et réelle.

Et voici la douce Renée Héribel, colombe poignardée dans *L'Inconnue*, devenue fille de révolutionnaire, traquée, poursuivie par les desirs, pleurant son coupable amour pour le fils du bourreau de son père.

Gennaro Righelli, qui nous a déjà donné de multiples preuves de son savoir-faire, a réalisé un scénario assez compliqué mais dont les situations essentiellement pathétiques ne peuvent qu'émouvoir le public.

Les révolutionnaires de *Rapide de Sibérie* nous paraissent, malgré leurs excès, comme des malheureux qu'un destin aveugle a touchés et qui réagissent dans le désespoir, comme des bêtes traquées. Théodor Loos et Renée Héribel, si jolies dans ses plans de douleur, sont les parfaits interprètes de ces victimes révoltées.

Le film contient des scènes de grande allure : la construction des voies ferrées... puis le départ du transsibérien... enfin le sauvetage du rapide. Bonne technique, scènes lourdes d'expression humaine et de force dramatique...

Et voilà comment dans quatre films nouveaux les quatre plus jolies femmes du cinéma Européen se sont trouvées réunies au cours d'un festival Cinématographique : Lil, Anny, Brigitte, Renée... R. OLIVET.



(En bas). Qui reconnaîtrait dans ce Herr Professor de *Vive l'Amour*, l'éternel tombeur des cœurs, l'élégant viveur Gaston Jacquet ? Et dans cette jeune fille de province, l'étourdissant Anny Ondra ? (à droite).



VENGEANCE!

Grande
nouvelle cinégraphique
par
JACK BONHOMME
correspondant de *Cinéma*
à Hollywood

(Suite et fin)

14.

Un acteur bien impressionnable

Il remarqua qu'elle ne trébuchait pas sur le seuil, alors que, d'une demi-obscureté, ils passaient brusquement à la lumière aveuglante de l'extérieur.

— Oh! c'est si terrible! Que peut-il s'être produit? Prenez-vous qu'il soit... mort?

Elle disait cela à Ripa, ses mains se crispant sur les siennes, pressant son mouchoir trempé de larmes sur la cravate immaculée de son mari dont, en un instant, les rayures grises devinrent rouges et les rouges grises.

— Asseyez-vous dans la voiture, chérie, et attendez-moi. Je vais vous ramener à la maison en moins d'une minute. J'y retourne pour voir et vous tenir au courant, Jeanne. Ne vous inquiétez pas. Tout ira bien d'ici un moment. Je crois d'ailleurs que notre ami Zamki désire également me parler.

Et Ripa, après l'avoir installée et avoir fermé la portière de l'auto, revint sur ses pas.

15.

La vengeance expliquée

Dans l'encadrement de la porte, Zamki était apparu. Dans l'esprit du directeur, puisqu'il existait des crimes, il y avait eu crime. C'était tout vu. Mais les criminels qui commettent les crimes doivent être punis. Aussi Zamki avait-il suivi le couple jusqu'à l'entrée et attendait. Afin que Jeanne n'entendît pas, il entraîna Ripa derrière la porte et lui dit en le regardant dans le blanc des yeux : — Eh bien! Ripa... je serai franc. Quelles sortes de poison avez-vous versé dans le verre lorsque vous l'avez changé de place? Dites-le moi?

— Mon cher Zamki, je serai aussi franc... regardez! Et de son doigt tendu il lui montrait le groupe près de la table. Un changement s'était produit. Err avait ouvert les yeux et regardait presque tendrement Sonia dans les yeux. Burg et Bruce avaient une expression de défrance sur le visage. A l'arrière-plan où se trouvaient réunis les preneurs de vue, les électriciens et le garçon de salle, régnait une atmosphère de calme.

— Imagination, mon cher Zamki. Chacun en a. La vôtre a travaillé à tel point que vous avez cru que j'avais empoisonné Err. Moi, pour résoudre le problème de ces conséquences dont vous étiez si effrayé, j'ai agi sur l'imagination d'Err en tablant sur ses qualités d'excellent acteur. Je lui ai montré la nuit dernière la collection dont je vous avais parlé au début de la soirée, et je lui ai dit beaucoup de choses, en lui en laissant ignorer beaucoup d'autres. Si bien qu'il y a un instant, lorsque j'ai prononcé le nom d'un de mes poisons, après qu'il a eu vidé son verre, il a montré sa peur et a joué mieux qu'il ne jouera jamais, mon cher Zamki.

— Oh, alors je regrette beaucoup, mais vous savez! — Oui, je sais, mais tout va très bien... A ce moment Ripa sourit, et revenant pour un instant aux manières américaines, dit avec un geste évasif des doigts: «Maintenant, qui vivra verra! j'ai même travaillé pour vous voyez-vous! Err a eu tellement peur qu'il ne tiendra plus à me voir et (ce qui n'est pas pour me déplaire) ni ma femme non plus. Il en résulte qu'il va chercher un havre de repos qui est... sa partenaire. Je prends la liberté de vous prier d'annoncer leur prochain mariage et, si vous m'autorisez à vous donner un conseil, pourquoi ne pas les réunir dans un magnifique film d'amour? Pourquoi pas? Mais, mon cher ami, je m'attarde et je dois ramener Jeanne à la maison. Venez donc ce soir dîner. Je vous donnerai des indications sur le manuscrit inédit que vous me demandiez. Ah! à propos! n'oubliez pas! Pas un mot de tout ceci. Err, vous pouvez en être certain n'en soufflera jamais un mot. Donc je compte sur votre discrétion. Il faut que j'arrange une autre histoire pour la raconter à Jeanne.

Et souriant, Ripa se dirigea vers la sortie, lorsqu'une idée lui traversa l'esprit; il se retourna vers le directeur et lui dit :

— Mon cher Zamki, j'allais presque oublier! Vous n'avez jamais été marié. Bien, laissez-moi vous dire: Dans la vie de toute personne mariée, il arrive qu'une fois survienne un désir de changement. Dans notre cas, Err, rendu deux fois plus attirant en raison de sa réputation qui le précédait, est arrivé au moment où Jeanne, quelque peu négligée, mon temps étant pris par la rédaction de ma dernière nouvelle, était prête pour un changement. Mais... et la main de Zanzi passa sur son front comme pour en chasser une conséquence imaginaire, tout cela est maintenant fini. N'oubliez donc pas ce soir. Dîner à huit heures.

JACK BONHOMME.

(FIN)



Une nouvelle Vénus de Milo? Non, c'est toujours la belle et « innombrable » Anita Page.

Petit
exercice statistique
de
JACK BONHOMME
pour compléter « sa page »

Tout le monde parle cinéma, souvent à tort et à travers. Beaucoup de gens, en France surtout, le tiennent pour une distraction de foire. La Haute Finance, chez nous, le dédaigne. Jack Bonhomme, qui « en principe n'aime pas les statistiques », s'est amusé à faire quelques petites additions et nous les communiquons. Nous les avons trouvées stupéfiantes. Les voici...

A l'heure actuelle, l'Allemagne possède 5.150 cinémas, l'Angleterre 4.366 et la France 3.994. La Russie, qui vient après la France, possède 2.131 cinémas, l'Espagne 2.062, l'Italie 2.025, la Tchécoslovaquie 1.068, la Belgique 797, l'Autriche 723, la Pologne 508, la Hongrie 450, la Yougoslavie et l'Albanie 430, la Roumanie 357, la Suisse 298, le Danemark 270. Gibraltar en a 4.

Les statistiques sont choses curieuses qui vous apprennent beaucoup. N'est-il pas étonnant que la Suède ait 1.385 cinémas tandis que la Norvège n'en a que 212?

La Russie, pays immense, possède un grand nombre de cinémas « vagabonds ». Et si l'on veut bien compter les écoles, les églises, les clubs et les cinémas de passage se traînant péniblement sur quatre roues, l'on arrive au chiffre imposant de 7.200 cinémas.

Il y a 27.338 cinémas en Europe, 20.500 aux Etats-Unis, 3.885 dans l'Extrême-Orient, 3.783 dans l'Amérique du Sud, 1.100 au Canada, 640 en Afrique.

Le Brésil a 1.591 cinémas, le Mexique 600, l'Argentine 374, Cuba 350, la Colombie 215, le Chili 180.

Il y a 57.341 cinémas au monde.

Il y a 160 cinémas en Afrique du Nord, 5 à Madagascar, 15 en Syrie, 5 en Perse, l'Égypte en a 43; l'Afrique du Sud, 425.

(Et dire que je me suis promis de ne jamais faire de statistiques!...)

90 % des films américains sont réalisés à Hollywood. Sans compter les « extras », 25.000 employés vivent de l'industrie cinématographique. Durant l'année 1928, le budget pour la production cinématographique fut de 115 millions de dollars, c'est-à-dire de 20 milliards environ de francs français. La paye de samedi aux 25.000 employés de Hollywood s'éleva à 1.000.000 de dollars.

161.030.000 de dollars furent dépensés, durant 1928, pour la construction de nouveaux cinémas en Amérique du Nord. Un cinéma ordinaire acheté par un 175 grands films et 350 petits. Les 20.500 cinémas des Etats-Unis peuvent contenir 18.550.000 personnes. Le prix ordinaire d'entrée varie entre 40 cents et 65 cents (de 4 à 16 francs).

Le marché étranger rapporte environ 35.000.000 de dollars à l'Amérique. Depuis les 13 dernières années, un total de 10.500 films a été tourné en Amérique et principalement à Hollywood; environ 807 par an. En 1928, 820 films furent vendus aux exploitants des Etats-Unis.

100.000.000 personnes vont au cinéma par semaine aux Etats-Unis.

Au 1^{er} janvier 1929, il y avait 1.300 cinémas équipés pour les films parlants.

Le monde entier a été en 1928-1929, 1.350 films; l'Amérique 750, l'Allemagne 200, l'Angleterre 140, la Russie 130, la France 60, et les autres pays réunis 70.

...et son courrier

Une lettre me prie de remettre une missive à Joan Crawford. L'adresse de Mrs. Douglas Fairbanks Junior, tel est son nom officiel, est : M. G. M. Studios. Je demeure, moi, à Hollywood, c'est-à-dire à 18 kilomètres de Culver City où se trouvent les studios M. G. M. Ce qui veut dire que je ne vais là que lorsqu'il m'est impossible de faire autrement. Et lorsque j'y vais, il arrive bien souvent que la très belle Joan n'y est précisément pas. Je serai donc forcé de laisser la missive en question à sa secrétaire. Or, je vous garantis que si vous écrivez directement à cette même secrétaire, votre lettre arrivera à destination beaucoup plus vite.

Une autre lettre me demande l'adresse de Tom Mix. Tom n'est pas à Hollywood en ce moment. Il est peut-être en France comme tout le monde. Mais si vous envoyez votre missive à l'R. K. O. Studio, Gower Street and Melrose Avenue, Hollywood, elle finira par rejoindre Tom, je vous le jure sur la tête de son cheval.

Pour finir, je remercie Violette France pour ce qu'elle a bien voulu dire de moi à l'Homme au Sunlight. Nous avons, tous les trois, Violette, l'Homme au Sunlight et moi, quelque chose de commun : la sympathie... Voilà.

JACK BONHOMME

LE CINÉMA EN ALLEMAGNE

L'événement du jour cinématographique à Berlin, c'est le film que Joseph von Sternberg commence à tourner d'après une nouvelle de Heinrich Mann, le grand auteur révolutionnaire et pacifiste, et dont Emil Jannings, revenu d'Amérique, sera le principal acteur. Ce film se nommera *L'Ange bleu*. Il a été adapté par Karl Zuckmayer et Karl Volkmüller, « découpé » par Liebmann et Sternberg lui-même. On est en train, en ce moment, de faire des « essais parlants » avec un certain nombre d'acteurs de cinéma et de théâtre connus, parmi lesquels on choisira les 12 interprètes du film. Vient d'être engagée, pour le rôle de l'artiste, Lola-Lola, la charmante Marlene Dietrich. Le musicien Frédéric Hollaender, très connu en Allemagne, a été chargé de la partie musicale.

Aussitôt qu'il aura terminé son rôle dans *L'Ange bleu* de Heinrich Mann et de Sternberg, Emil Jannings se rendra à Vienne où il fera du théâtre. On le verra notamment dans *Les Affaires sont les Affaires*, d'Octave Mirbeau et dans *La Pélisse de loutre*, de Gerhart Hauptmann.

Un film français *Maman Colibri*, mis en scène par Julien Duvivier, passe en ce moment, avant même d'être sorti en France, sur les écrans de Berlin. Les rôles principaux sont tenus par Fritz Lederer et Maria Jacobini. La presse se montre, somme toute, favorable à ce film.

Vient de sortir à Berlin, avec succès, la *Schwartzwaldmädel* (Fille de la Forêt Noire), un film de Viktor Jansen. Ce même metteur en scène réalisera, sans doute, le prochain film de Liedtke : *La Valse du Danube*.

Les *Nuits de Prince*, de Marcel L'Herbier, avec Gina Manes et Jaque Catelain, obtiennent beaucoup de succès à Berlin, sous le nom de *Balalaikanacht*.

Nicolas Koline, le grand acteur franco-russe, Kathe de Nagy et Max Hansen jouent les principaux rôles d'un grand film comique : *Der Gauker*. Production Nero.

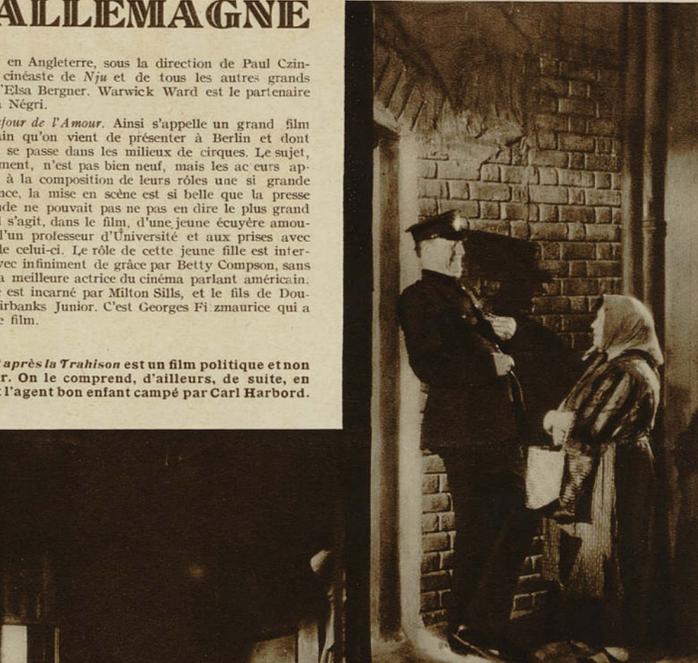
Les *Trois Puits Sacrés*. Ainsi se nommera le nouveau film de Louis Frankel, l'acteur alpiniste, l'immuable vedette de *La Montagne Sacrée*. Mise en scène de Marius Bonnard.

Wilhelm Prager, le réalisateur de documentaires bien connu, vient de nous donner, sous le nom de *La Boutique rare*, un excellent petit film plein d'humour et d'une grande beauté plastique.

On a présenté à Berlin, le 28 octobre, un grand film sur la traite des blanches : *Le Bateau à Filles*. La traite des blanches continue, paraît-il, à exciter l'imagination des foules... Il faut signaler particulièrement la création du grand acteur tchèque, Theodor Pistek.

On a présenté à Berlin, *La Rue des Ames perdues*, le grand film que Pola Négri vient de

Betty Compson et Douglas Fairbanks junior ont l'air de s'entendre à merveille dans (ou sur ?) *Le Carrefour de l'Amour*.



La Nuit après la Trahison est un film politique et non policier. On le comprend, d'ailleurs, de suite, en voyant l'agent bon enfant campé par Carl Harbord.



Dans un compartiment de troisième classe, on ne fait pas de manières... constate avec surprise Liane Haid, Fille de la Forêt Noire.

Le grand metteur en scène russe S.-M. Eisenstein voyage en Allemagne. Il vient de faire à Hambourg une conférence très applaudie sur les possibilités du film parlant.

Le Père et le Fils. Voilà le nom du grand film sportif et comique de Liedtke qui vient de sortir au Beba-Palace et a obtenu un grand succès.

André Roanne, le sympathique jeune premier français, et Anny Ondra jouent les principaux rôles du nouveau film de la Hom; *La Princesse du Caviar*. Metteur en scène : Karel Lamac.

La Nuit après la Trahison. C'est le nom du grand film anglo-allemand qui a été tourné à Londres par Arthur Robinson et joué par la grande tragédienne Lya de Putti, qu'on oubliait quelque peu depuis sa retentissante, son étonnante création dans *Varités*. Arthur Robinson a jadis tourné en Allemagne des films hardiment « impressionnistes », pleins de poésie et de rêve. Il s'est fortement « commercialisé » maintenant, mais dans sa « manière » actuelle on reconnaît tout de même l'ancien Robinson. Le sujet du film est emprunté à la lutte que les Irlandais menèrent contre l'Angleterre, pour leur liberté. Pourtant, Robinson a évité de parler politique dans son film. Ce n'est que la psychologie des personnages, leur vie intérieure qui l'intéresse. Et, pour une fois, cette psychologie n'est pas conventionnelle du tout. Lya de Putti incarne une femme belle et ardente. Elle aime Lars Hansen, jeune insurgé qui devient traître. Toute cette histoire d'ailleurs finit très mal.

QUELQUES SCÈNES DU GRAND FILM
DRAMATIQUE SONORE ET PARLANT

LE REQUIN

Réalisation de Henri Chomette. ● Interprétation : Gina Manès, Albert Préjean, D. Mendaille et R. Klein-Rogge. ● Directeur de la production : Frank Clifford. Système Tobis-Klang Film. ● Film sonore TOBIS



(De haut en bas). Il arrive un moment où toute négation devient impossible, où Gina Manès, la femme coupable, n'a plus rien à répondre à Klein-Rogge, le mari outragé. — Albert Préjean, commandant du Requin, se mêle à la vie quotidienne de ses hommes. — Gina Manès a sacrifié à l'amour tous les vestiges de son rang social.



WILLIAM FRESHMAN est un garçon épatant !

(De notre correspondant de Londres)

«... Passons semaine prochaine page films *Solar Stop* Parlerons *Rapide Sibérie* avec certain *Freshman* qu'on dit être *Anglais Stop Affirmatif* envoyez cinquante lignes.»

« *Cinéma*. »
Il faisait hier matin un temps de chien. Le premier brouillard automnal me donnait des frissons rien qu'à le regarder à travers les vitres. Mais comme les ordres de Paris sont pour moi sacro-saints, je me suis mis à l'œuvre sans trop bouger. Neuf coups de téléphone, deux pneumatiques, quatre confusions de roms, six kilomètres en taxi et, à 5 h. 20 de l'après-midi, le correspondant de *Cinéma* était assis, dans un confortable tea-room, en face d'un certain *Freshman* qu'on dit être *Anglais*.

— Oui, chère Madame, c'est tout à fait exact, je suis né à Sydney, en Australie, qui est, comme vous le savez, un des plus beaux Dominions de Sa Majesté. J'y suis resté jusqu'à 1910. L'idée de faire du cinéma m'est venue très tôt, quand j'étais encore au collège. Mais il n'était pas si simple, par exemple, de devenir quelqu'un. J'ai travaillé dur, je vous l'assure. Un jour, je suis entré au service de la British-Gaumont. Deux ans et demi d'efforts, de désillusions, de petits succès. Enfin, on m'a confié un rôle de premier plan, dans un film sur la vie scolaire qui s'intitulait : *La Cinquième Classe à Saint-Dominique*. Ce fut, pour moi, un succès définitif, un signal de départ. A. E. Coleby, celui-même qui a découvert Victor Mc. Langlen, était le metteur en scène de ce film. Quelques mois plus tard je jouais aux côtés de la pétillante Anny Ondra dans *Eileen of the Trees* et avec Blanche Adèle dans *Mary was love*. Enfin, je crois avoir fait de la bonne besogne dans *Widdicombe Fair* dans lequel la charmante Marguerite Allen était ma partenaire. Je ne vous parle pas de ce fameux *Rapide de Sibérie* que j'ai tourné à Berlin sous la direction de Righelli et sur lequel votre journal, comme je le vois, est parfaitement bien renseigné...

— Mais depuis ?

— Depuis je suis revenu à Londres pour tourner, toujours aux côtés de ma délicieuse petite camarade Blanche, dans *The Broken Romance* et dans une série de petites comédies parlantes qui ont pour titre général *The Darling*. Il s'agit d'un couple de jeunes mariés, Jim et Juliette, de leurs grandes joies, de leurs premiers chagrins et de leurs petits... embêtements domestiques. Nous avons déjà tourné la première de ces petites comédies, sous la direction de George King. Considérez-vous George King ? Oh, c'est un homme admirable ! Vous savez qu'il n'a personne derrière lui, aucun commanditaire, aucun trust sono-visuel, aucune banque jouant sur les « talkies ». Et voyez, il arrive à faire des choses épatantes !

M. William Freshman est un garçon tout à fait charmant. Je le trouve même très, très bien. Il est grand, blond, athlétique. Il a de très belles manières. Avec ça une simplicité qui vous met tout de suite à l'aise, qui vous fait presque défaillir de sympathie, à tel point qu'en quittant M. Freshman je lui ai dit sans réfléchir et comme si nous nous connaissions depuis toujours.

— Good Bye, Willy !... Pat HENRY.

La Mélodie du Monde

La Tobis a invité la presse à visiter ses studios. Des cars nous emmenèrent à Epinay, où le très distingué technicien A. P. Richard nous fit faire une visite édifiante. Nous vîmes ainsi le grand studio où Henri Chomette régalait une scène parlante du *Requin*, puis le petit où Mlle Jumel mettait au point la prise de vues sonore d'un orchestre hongrois. Puis ce furent les passages trop courts dans les cabines merveilleusement agencées où l'on peut enregistrer et sélectionner les sons, les intensifier ou les éliminer au gré des ingénieurs.

La salle de projections attira l'admiration de tous. C'est là que nous vîmes et entendîmes plusieurs petits essai faits par deux de nos confrères : Vuillermoz et Châtignier, par le tragédien Samson Fainsilber (beau masque et belle voix) et par Francon, dont la voix est remarquable.

Enfin, *Mélodie du Monde*, film de Walter Rutmann, nous enchantait par le déroulement de ses vues documentaires. C'est une véritable consécration du film sonore, la grande réussite attendue depuis longtemps, la merveille du genre qui arrête net toute discussion. L. DERAIN



UN COUPLE ROMANESQUE

LE SUCCÈS VIENT DE CONSACRER UN NOUVEAU COUPLE, CE QUE LES AMÉRICAINS APPELLENT UN « TEAM ». C'EST CELUI DE TRÈS JEUNES ARTISTES TOUS DEUX NOUVEAUX VENUS À L'ÉCRAN : LORETTA YOUNG ET DOUGLAS FAIRBANKS JUNIOR



PARFOIS, deux artistes sont engagés ensemble dans un film et leur couple semble si parfait et si réussi que le public aime à les retrouver dans d'autres films et les réclame, les associant dans une même popularité : tels furent un moment Mary Astor et John Barrymore, après le succès du *Beau Brummel*; Vilma Banky et Ronald Colman après *L'Ange des Ténébres*; Dorothy Mackaill et Jack Mulhall après *Le Nouveau Dieu*.

Loretta Young et Douglas Fairbanks junior furent remarqués dans *Careless Age*, où ils jouaient pour la première fois ensemble.

Depuis lors, ils se sont partagés la vedette de trois nouveaux films : *Forward Pass*, *Fast Life* et *Spring is Here* qui reçurent un accueil enthousiaste.

Tous deux sont jeunes, d'une beauté simple, sympathiques; tous deux apportent à chacun de leur rôle une fraîcheur, une fougue, une sincérité juvénile et étonnante.

Ils ont de quoi tenir, d'ailleurs, car ce sont deux enfants de la balle.

Elle est sœur de Sally Blane et de Polly Ann Young qui la précédèrent à l'écran. Elle avait quatre ans lorsque ses parents vinrent s'installer à Hollywood, et presque aussitôt elle fit son apparition dans les movies aux côtés de Fannie Ward. Elle montra de si évidentes dispositions pour la carrière artistique qu'on lui fit étudier la danse. On la vit ensuite dans des films de Mac Murray.

Mais la petite fille grandissait et, malgré sa répugnance, son père la fit entrer au couvent de Los Angeles.

Dès sa seizième année, le cinéma la rappela à lui. Sa nouvelle carrière commença par accident. Mervyn Le Roy, metteur en scène de la First National, téléphona un jour chez les Young pour demander à Polly Ann de lui rendre visite au studio le plus tôt possible. Ce fut Jack, frère des trois jeunes filles, qui répondit à l'appel. Polly Ann était sortie, mais Jack était un garçon de ressource qui connaissait le désir de sa jeune sœur.

— Polly Ann n'est pas là, répondit-il, mais il y a Loretta qui ferait aussi bien votre affaire.

— Qui est Loretta ?

En haut : Jeune, fraîche, distinguée, élégante, chic jusqu'aux bouts des ongles et tout simplement belle, Loretta Young défend victorieusement la fameuse doctrine de « l'américain beauty ». — En bas : Que peut penser Joan Crawford, en voyant son jeune mari en l'agréable et dangereuse compagnie de Loretta Young ?



ragea à demander le rôle féminin de *Ris donc, Paillasse!* aux côtés de Lon Chaney. Elle fut choisie parmi quarante-huit candidates.

Cette année, elle est élue « Vamps Baby Star » avec sa sœur Sally Blane.

Après *La Danseuse captive*, avec Richard Barthelmess, elle rencontre Douglas Fairbanks Jr, qui devient son partenaire attitré.

Doug Jr est né à New-York en décembre 1907, fils de Douglas Fairbanks et de Beth Sully Fairbanks, première femme de celui-ci. A cette époque, son père était acteur de théâtre et n'avait point encore acquis la célébrité.

Doug fut élevé dans un petit lycée de New-York, puis il vint en Europe compléter ses études. Après un court séjour à Londres, il s'inscrivit aux Beaux-Arts de Paris, où il étudia la peinture et la sculpture.

Tout enfant, il avait coutume de suivre son père au studio et se risquait même parfois à quelques suggestions personnelles qui avaient très souvent l'heur de plaire au metteur en scène qui en remerciait le jeune garçon par des chèques toujours bien accueillis.

Puis, il s'amusa à faire de la figuration, sans espoir de percer un jour, malgré la popularité de son père et l'appui qu'il en pourrait tirer. Il pensait au contraire que la réputation paternelle lui serait un handicap et que son nom serait bien lourd à porter. Mais peu à peu, ses rôles deviennent plus importants, et dans *Une Femme d'affaires* on lui confie une silhouette curieuse qui attira sur lui l'attention du public... et des metteurs en scène. Il en résulta son rôle dans *Forains* avec Milton Sills, Betty Compton et Dorothy Mackaill, où il supporte avantageusement le redoutable parallèle avec des vedettes de cette taille.

Puis, dans *Careless Age*, il partage la vedette avec la charmante Loretta.

Les talents de Doug Jr sont nombreux et divers; il peint et sculpte avec goût, et c'est lui qui compose les maquettes de tous les costumes portés à l'écran par son père.

Il a composé une centaine de courts poèmes qu'il compte faire éditer sous peu et se plaît souvent à titrer les films de son père, par exemple *Le Gaucho* et *Le Pirate Noir* ont des titres rédigés de sa main, ainsi que le film *Le Masque de cuir*, avec Ronald Colman et Vilma Banky. Il s'est passionné pour le nouveau procédé de films en couleurs naturelles et, à l'heure actuelle, il n'est pas rare qu'on ait recours à ses avis de spécialiste sur ce problème.

En outre, il est apparu plusieurs fois sur la scène américaine avec un légitime succès, entre autres dans *Roméo et Juliette*.

Son rêve est d'avoir à interpréter un jour le rôle de *L'Aiglon*. C'est son ambition depuis le début de sa carrière, car tout ce qui touche au Premier Empire et à Napoléon l'enthousiasme.

Jeune, séduisant, héritier d'un nom fameux, Douglas Fairbanks Jr apportera sans doute le trouble dans plus d'un jeune cœur. Mais le sien n'est plus libre, puisqu'il a épousé, le 3 juin dernier, en l'église Saint-Malachie de New-York, une des plus jolies et des plus célèbres « flappers » du jour : Joan Crawford.

CHANTAL.



GRETE GARBO...

... le plus troublant visage dont la Scandinavie ait fait présent à l'Amérique. Elle aimait le rouge de Diot. Elle aimera mieux encore son ROUGE 1930, aboutissement des dernières recherches du spécialiste parisien. "On y tient le plus parce qu'il tient le mieux".

DANS LA JUNGLE

Lorsqu'on parle d'un explorateur ayant voyagé en Afrique à ce un appareil de prise de vues, aussitôt on pense que c'est un Américain.

Les Martin Johnson, les Snow, les Flaherty nous ont tant montré de films tournés sur le continent africain qu'on est étonné lorsqu'un Français fait de même. Hier, Léon Poirier avec sa *Croisière Noire* nous entraîna à la suite de la seconde mission Haart-Andouin-Dubreuil. Aujourd'hui, André-Paul Antoine nous conduit *Chez les Mangeurs d'Hommes*, tandis que J.-K. Raymond-Millet nous fait faire le voyage *France-Congo sur un cargo*.

J.-K. Raymond-Millet est un journaliste de moins de trente ans, aux idées franches et à la plume alerte. Sans jamais se départir d'un calme imperturbable, il regarde, écoute et écrit.

Un jour, c'était le lendemain du nouvel an de cette année, il décida de s'embarquer pour l'Afrique Occidentale, en compagnie de Monique Muncho, sa femme, et de Charles Lemaire, opérateur. Il devait demeurer six mois absent, six mois durant lesquels nous ne reçûmes de temps à autre qu'un bref télégramme nous disant que tout allait bien.

Quelle ne fut pas notre surprise de le rencontrer ces jours-ci place de l'Opéra.

— Je vous croyais chez les nègres!
— M'en voici de retour avec 10.000 mètres de film impressionné.
— Content?
— Oui.

Et J.-K. Raymond-Millet, toujours impassible, se mit au montage qu'il vient seulement de terminer. Délivré de tout souci, notre confrère peut enfin nous consacrer quelques instants. C'est bien son tour de subir l'interview.

— Nous avons fait un voyage splendide. Paris,

Dakar, Brazzaville et retour, soit 10.000 kilomètres. Tout a marché à souhait. Lemaire a filmé des scènes pittoresques : le débarquement à Dakar, les Kroumen de Tabou, l'embarquement des bœufs sauvages à Douvella, Libreville, Pointe-Noire, Port-Gentil, la descente des rapides du Congo, Brazzaville, la lutte contre la terrible mouche tsé-tse, le sommeil, la fameuse ligne Congo-Océan, le flottage et l'industrie du bois.

— Voyage plein d'imprévu, et souvent dans des conditions épouvantables. Nous avons dû faire une fois 18 kilomètres dans la forêt vierge en traçant notre chemin à coups de hache; cela nous a demandé deux jours. Ah ! les nuits africaines ! Je m'en souviendrai toujours. Une fois, la case où nous nous trouvions nous trois fut envahie par des araignées, devant l'assaut desquelles nous dûmes capituler.

— Mais tout ce que sont les petits inconvénients et le pittoresque du métier.

— Tenez, voici une anecdote qui prouve que lors de la réalisation de *France-Congo sur un cargo* nous avons passé de bons moments.

— Nous étions aux rapides du Doue. Ma femme, avisant un petit négroïde, demande à celui-ci de chanter. Savez-vous ce que le petit moricaud nous a récité ? Pas un air indigène, ni une mélodie du pays : *Monte à-dessus* et avec une mimique et des intonations qui auraient fait la joie d'un opérateur de films parlants.

— Allez-vous encore faire un film documentaire ?
— Mais oui, j'ai l'intention de me rendre en Extrême-Orient; l'Inde, le Cambodge me tentent, à moins que mon choix s'arrête sur Madagascar.

Nul doute que dans quelques semaines nous apprendrons que J.-K. Raymond-Millet est parti poursuivre sa chasse aux images sur des continents lointains et cela pour le plus grand bien du film documentaire français. — GILBERT FLAMANT.



CONCOURS 200.000 francs de Prix

Le dessin ci-contre représente un assemblage de lettres d'un prénom masculin, nommez-le.

AUCUNE OBLIGATION D'ACHAT

Découpez ce BON et adressez-le avec votre réponse au

Service des CONCOURS, Section 10, 51, rue du Rocher, PARIS

Joindre pour la réponse une enveloppe timbrée par votre adresse ou un coupon-réponse.

567

Le Film parlant ouvre au messianisme des horizons inespérés

NAPOLÉON qui voyait tout, s'intéressait à tout, comprenait tout, grommela, un jour d'orage, quand le tonnerre grondait au-dessus du château de Compiègne : La voilà, l'artillerie de l'Eglise !

Nous nous sommes souvent de ce mot un peu acerbe mais combien spirituel, en consultant le petit carton qui nous invitait à assister à la messe du Cinéma. Napoléon avait raison : aucune force, naturelle ou humaine, n'échappe à l'attention vigilante de l'Eglise. Elle les apprivoise toutes, et les lâche par la suite à la conquête des âmes. Le tonnerre, la foudre, la nuit subite des éclipses, tous les mystères du monde physique lui servent, des siècles durant, pour se faire obéir par les esprits simples et timides : Jules II et Clément VII régnèrent par la grâce d'un Raphaël ou l'exaltation pathétique d'un Michel-Ange; Léon X, émule de Talleyrand ou de Cavour; et rien ne différenciat sous son pontificat la chancellerie de Vatican de n'importe quelle chancellerie diplomatique *extramuros*. Marcher avec le siècle, voilà peut-être le plus fécond des dogmes de la tactique romaine.

Il était inévitable que l'Eglise vienne au cinéma. Deux puissances d'une universalité aussi absolue ne pouvaient pas se méconnaître plus longtemps. La chaire et l'écran se dressent par-dessus les frontières, et le film parlant ouvre au messianisme des horizons inespérés. Rome, cette fois encore, a compris. La vieille aversion de l'Eglise pour tout ce qui est spectacle, comédie, théâtre, a été facilement vaincue par des considérations d'ordre politique : l'Allemagne ou l'Angleterre protestantes, la Russie ou la Grèce orthodoxes, la Chine bouddhiste et l'Amérique athée ou juive se réunissent tous les sept jours de la semaine dans un seul et unique temple : la salle obscure ! Toute objection d'ordre canonique est tombée devant cette constatation stupéfiante...

Je ne sais pas si ces mêmes idées ont guidé le chanoine Reymond dans la création de l'œuvre à laquelle il apporte son jeune enthousiasme, son activité débordante : le Comité catholique du Cinéma, dont il est le secrétaire général. J'étais, en tout cas, bien content de me faire dire par lui-même, qu'il est allé, au mois de mai dernier, à Rome, qu'il a exposé au Saint-Siège l'état des travaux entrepris par le Comité depuis sa fondation en juillet 1927, et que les plus bienveillants encouragements lui ont été prodigués.

Le mouvement prend de l'ampleur, ajoutait-il. En avril 1928 nous avons eu à La Haye un premier Congrès international auquel ont participé dix-huit pays. A l'issue de ce Congrès il fut décidé de créer l'Office Catholique international du Cinématographe. Son siège a été établi à Paris. En juin dernier, le Congrès de l'Office s'est tenu à Munich. Le Congrès qui s'ouvre à Paris le vendredi 8 novembre, sera précédé d'une messe solennelle en l'église de la Madeleine. Nous avons invité tout le monde : metteurs en scène, opérateurs, artistes, directeurs des salles, auteurs de scénario. C'est Mgr Beaupin, sous la présidence de Mgr Crépin, qui donnera l'allocution. On entendra du Haendel, du Bach, par les Chanteurs de la Sainte-Chapelle. Et après nous mettrons au travail. Le programme du Congrès est cette fois-ci bien chargé. Le Cinéma Catholique devient une grande force morale, ce qui est, d'ailleurs, son véritable, son unique but...

Dites-le bien haut, je vous prie : nous ne sommes ni industriels, ni commerçants.

...Un jour, sur la rive gauche du Niger, on verra apparaître les canions du Cinéma Catholique de l'Afrique Equatoriale. Ils s'arrêteront devant un pauvre village, le même que nous avons vu dans *La Croisière Noire*, et qui, depuis, n'a jamais revu, lui, les « hommes-qui-tournent-une-manivelle ». Cette fois-ci, ce seront des hommes glabres, aux lèvres minces et volontaires, aux regards d'une douceur infinie qui sauteront à terre et demanderont du secours pour décharger quelques machines de forme étrange. Et deux heures plus tard, à la lueur de la Croix du Sud, le village noir entendra, à genoux, la grand-messe chantée par les Chanteurs de la Sixtine et verra, émerveillé et soumis, le Saint-Père donnant sa bénédiction apostolique à toute la terre. — GEORGE FROVVAL.

MON RÊVE !! POSSEDER UN COFFRET BABANI !!



DANIELE PAROLA
La jeune étoile du Cinéma Français
Photo Studio Lortolo

LA CHARMANTE ARTISTE traduit par ces mots l'expression de ravissement qui sera celui de chaque femme comblée, parce qu'un de ses attentifs, comme on disait au "Grand Siècle", aura su présenter son vœu le plus cher. LE COFFRET DE BEAUTE "HINDOU" contenant tout ce qui est indispensable pour parer aux soins de la beauté féminine, est en effet une pure merveille. La qualité absolue unique de la Crème Hindoue est incomparable; toute femme soucieuse d'entretenir la fraîcheur et l'éclat de son teint doit l'utiliser.

LE ROUGE POUR LES LEVRES, le fard pour le visage, la poudre de riz parfumée à l'Ambre de Delhi sont des produits uniques pour lesquels les chimistes occidentaux ont raffiné encore sur la science des mystérieux chercheurs de l'Orient.

LE VAPORISATEUR BABANI, qui est l'ornement indispensable de tout boudoir féminin, complète, avec un flacon du fameux extrait "Ambre de Delhi" ce délicieux coffret. Que ce soit pour son *parfum* ou pour les soins de son visage, chaque femme a son secret, le combine, et s'y tient pour un temps; mais les recherches sont parfois longues, tandis qu'avec le coffret Babani, elle n'a plus qu'à choisir, sûre d'y trouver le complément indispensable à sa beauté.

LE COFFRET "HINDOU", contenant les six articles énumérés ci-dessus, sera expédié franco de port et d'emballage contre la somme de 150 francs. Le même coffret "Week end", contenant seulement 3 échantillons : Poudre de riz, Crème Hindoue, extrait Ambre de Delhi, sera expédié contre la somme de 22 francs franco de port et d'emballage, voir ci-dessous.

DANS VOS COMMANDES, indiquez pour la poudre la teinte que vous désirez : Ocre clair, Ocre foncé, Blanche, Naturelle, Rachel.
POUR LE ROUGE-LEVRES, indiquez votre coloris préféré : Clair, Moyen, Foncé.
IL NE SERA FAIT aucun envoi contre remboursement, seuls, sont acceptés : mandats, chèques ou espèces.
LE COFFRET DE BEAUTE "HINDOU" étant un article vendu exceptionnellement en réclame, n'en sera expédié qu'un seul par personne.



BABANI
98 bis BOULEVARD
HAUSSMANN
PARIS.



Chaque être a sa personnalité et son charme.

Le talent de l'Artiste Photographe

ROGINSKY

consiste à les mettre en valeur.

Voyez-le à son studio

53, AVENUE DES TERNES
une visite vous convaincra.

Une remise de 10 % est réservée à nos lecteurs.

TELEPHONE : GALVANI 37-32

M. Marcel Journet, de l'Opéra.

Qui donc prétend que tout augmente, quand

STORM

73, RUE DE LA VICTOIRE

vend des imperméables caoutchouc, depuis 40 fr., gabardine, depuis 50 fr., et sole, depuis 80 fr. Il faut aller le voir pour le croire.

NOS VEDETTES viennent à vous

Superbes cartes postales

Prix : 11 francs les 20

Adresser vos commandes à "CINEMONDE"
(Service Librairie)

RÉDACTION - ADMINISTRATION :
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8e)
Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98
Compte Chèques postaux Paris 1299-15.
R. C. Seine 233-237 B
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE	ETRANGER :
(tarif à réduit) : 3 mois, 22 fr. ; 6 mois, 40 fr. ; 1 an, 75 fr.	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 24 francs ; 6 mois, 40 fr. ; 1 an, 90 fr.
(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Danzig, Danemark, Etats-Unis, etc.	Les abonnements partent du 1 ^{er} et du 3 ^{er} jeudi de chaque mois

En potinant avec nos lecteurs

A. J. — Gloria Swanson tourne pour United Artists et pour Paramount. Elisabeth Berger, Studios Ufa, Neubabelsberg, Berlin. — Emil Jennings, même adresse (car il tourne en Allemagne actuellement). — Billie Dove, Burbank City, U.S.A., Hollywood (Cal.).

THURVET. — Merci, aimable correspondant, de votre appréciation si flatteuse sur notre revue, et sur les photographies qui l'illustrent. Nous nous efforçons d'améliorer chaque semaine cette partie importante de la photographie. Pour les périodiques consacrés à l'avant-garde, ils n'existent pas en fait, mais en principe plusieurs revues de cinéma et d'art s'attachent à parler du film d'avant-garde : *Ciné-Ciné*, *Le Rouge et le Noir*, *Jazz*, *Les Cahiers du sud*, *Le Crapouillot*, *Les Cahiers d'art*. Mais aucune revue spécialisée dans l'examen du cinéma d'avant-garde n'existe réellement. Demandez l'une ou l'autre de ces revues à Paris, librairie, ou chez Hachette qui vous les commandera à Paris.

RIQUETTE. — Maurice Chevalier a quitté la France et est retourné à Hollywood où il doit tourner son troisième film parlant, le second étant *Le Prince Consort*.

TROIS CINEMONNETTE. — Braves petites curieuses. Vous avez du goût en aimant notre revue et en la faisant aimer. — Non, René Navarre ne tourne pas en ce moment. Son dernier film est *Le Ménage de Jole*, que vous verrez bientôt. Si nous publions un article sur la famille des acteurs, vous verrez sans doute cette bambine que vous aimez de loin. Entendu, nous enverrons votre lettre à René Navarre. Mais une autre fois joignez-y un timbre.

PIGGIOLLO ARIGO. — Mais, cher Monsieur, Gréta Garbo, nous la publions presque toutes les semaines. Regardez en face, s'il y a cette admirable photo de votre artiste préférée.

ROBERT TARDON. — Pardonnez cette involontaire incorrection, mais votre lettre, dans l'amus de *L'Enfer de l'Amour*, dernièrement, 1^{er} Henri Baudin a joué dans *L'Enfer de l'Amour*, dernièrement, avec Olga Tschekowa. Pour l'instant, il organise des conférences en province, pour accompagner ce film. 2^e Il n'y a pas de studio à Lyon. 3^e J'inscris votre adresse, en notant que vous seriez heureux de correspondre avec une lectrice de *Cinemonde*, habitant une ville française, autre que Lyon (Diable pourquoi?). Robert Belmont, 9, rue Neuve, Lyon.

CINOULETTE. — N'êtes-vous pas férme de l'exquise opérète de Reynaldo Hahn? Je le pense. Oui, Ramon Novarro est très catholique pratiquant, et même une vie austère et méritante, entre sa mère et ses frères et sœurs. Pas du tout posé, au contraire, puisqu'en France, il mettrait des lunettes noires pour qu'on ne le reconnaisse pas. 2^e J'ignore le nom de la Villa de Jaque Catelein, mais, certainement, il se rend au Touquet en voiture. 3^e Je crois savoir que Simone Genevois est fille unique, en tout cas on ne voit pas sa famille, sauf sa mère.

M. S. ET KOH. — La chimie ayant pour moi, depuis le collège, autant d'aversion que j'en ai pour elle, nous sommes assez mauvais amis. Aussi je ne changerai pas votre signature vos parents ont tout à fait tort. Notre revue n'est jamais permise, et cette séduction prouve que vous aimez et comprenez le septième art, celui du mouvement et de la nouveauté. Tout à fait de votre avis pour *L'Equipe*, film remarquable. Non, le meilleur film de Barrymore est *Docteur Jekyll et Mr Hyde*, d'après Stevenson. Votre observation au sujet de *Shéhérazade* est savoureuse. Bravo!

BERTHE DVORAK. — Oh ! aimable grincheuse, je vous pardonne votre mauvaise humeur, quoiqu'elle soit injustifiée. Il ne faut pas m'en vouloir, si je ne peux pas toujours satisfaire les demandes de mes lectrices. Et maintenant que j'ai vu votre silhouette fine, je vous complimenterai sur votre fraîche jeunesse, et votre sourire que je peux croire adressé à votre modeste serviteur. Sans rancune!

ANDRÉANT. — 1^{er} Garry Cooper et Jobyna Balston ont fait des rôles assez minces. L'un était un camarade de Arlen et Rogers, l'autre une petite camarade d'infirmerie. 2^e Vous m'embarrassez en me demandant le meilleur film français de l'année. Est-ce, en dépit de son manque de richesse, *Gardiens de Phare*, sera-ce *Nuits de Princes*, de L. Herbière, ou *Tarzan*, de R. Bernard? Chi lo sa! 3^e J'inscris votre adresse puisque vous désirez correspondre avec un lecteur (ou une lectrice) intéressé par un cinéma et voulant en discuter : M. Gabry B. 22, rue Bannier, Orléans (Loiret).

MISS JOHNNIE ET PETITE FOSSETTE. — Charmantes lectrices, je ne sais pas exactement le lieu de naissance de Barrymore, mais, d'origine anglaise, il est né aux Etats-Unis. Il doit avoir quarante-trois ans, et est marié à Dolores Costello, sa partenaire de *Jim le Harponneur* et de *Don Juan*. Il a joué *Dr Jekyll et Mr Hyde*, *Beau Brummel*, *Poète Vagabond*, *Tempête*. Oui, c'est un grand artiste, mais qui se gâte par la vanité et le besoin de grand tout le film à lui. On ne peut pas consacrer d'article spécial à chaque artiste de valeur, car ils sont trop, mais il aura sûrement sa place chez nous. Génica Missirio est âgé d'environ trente-six ans. Il a paru dans *Margot*, *Genevieve*, *Madame Sans-Gêne*, *L'Affiche*. Il est surtout très beau garçon et athlétique. M. Missirio ne nous envoyant pas de photo, nous ne pouvons pas lui courir après, et d'ailleurs il ne tourne pas en ce moment. Ecrivez à G. Missirio, 3, rue Rossini, Cte Cinéma Paris, qui transmettra. John Barrymore, à Burbank City, Californie, U. S. A.

ARSENÉ LUPIN. — Hé ! bonjour, héros cher à Maurice Leblanc; je vous ai suivi avec beaucoup d'intérêt à travers vos multiples aventures. Billie Dove tourne pour Metro-Goldwyn; vous pouvez lui écrire aux studios qui possèdent cette société à Culver City, Cal. C'est bien Douglas Mac Lean que vous avez vu dans *Le Voleur de Bagdad*. C'est un artiste amusant au jeu plein de vie et d'esprit. VALERIE ELZE. — Je ne puis vous dire si un roman a été tiré du film *Les Pilotes de la Mort*, interprété par Fay Wray et Garry Cooper. Je crois que si une adaptation romanesque a été tirée de ce film, elle paraîtra aux Editions Jules Tallandier, qui publient les meilleurs romans très des meilleurs films.

L'HOMME AU SUD-OUEST.

REPRESENTANTS GENERAUX :
GRANDE-BRETAGNE : Dolores Gilbert, Tudor House, 36, Armitage Road, Golders Green, N. W. 11.
ALLEMAGNE : A. Kossowski, Reichskanzlerplatz, 5, Charlottenburg, Berlin W. Tél. : Westend 24.
ETATS-UNIS : Jacques Lory, 1726 Chirokee Av., Hollywood, California.

GRAV. ET IMP. DESFOSSÉS-NEOGRAVURE

CINÉMONDE



Les Trois Grâces "up to date" : Jean Lorrain, Clara Bow et Adrienne Dore.